FRC 2.9653.1A

LOUISE ET VOLSAN,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la premiere fois, à Paris, par les Comédiens Italiens Ordinaires du Roi, le 2 Août 1790.

A PARIS,

Chez CAILLEAU & Fils, Libraires-Imprimeurs, rue Galande, No. 64.

1791.

THE NEWBERRY LIBRARY

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE VOLMAR.	*M. Granger.*
VOLSAN, son fils.	*M. Michu.*
SOPHIE, sa niece.	*Mlle. Rose-Renaud.*
DORIMONT, Peintre.	*M. Solié.*
LOUISE, sa fille.	*Mada. Saint-Aubin.*
NANETTE, nourrice de Louise.	*Mada. Gontier.*
CHARLES, laquais du Comte.	*M. Cellier.*

(*La Scene est en Allemagne.*)

LOUISE ET VOLSAN,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

(Le Théâtre représente un sallon de l'Hôtel du Comte de Volmar; un métier, une table, des fauteuils, &c.)

SCENE PREMIERE.

SOPHIE, *seule, travaillant à la tapisserie.*

QUELLE situation est la mienne ! J'aime Volsan, oui, j'aime mon cousin ; je cherche en vain à me méprendre sur l'impression qu'il a fait naître dans mon cœur ; elle fut l'effet du premier regard que je portai sur lui, lorsque son pere me retira du couvent, & me fit habiter dans cette maison. Je voudrois n'avoir que de l'amitié pour mon cousin ; & lui ! . . Il a de l'amour pour une autre : je n'en puis douter, il me l'a dit ; (*elle se leve.*) & il faut que j'écoute ses cruelles confidences ! Ce que je dois à la confiance qu'il me témoigne, aux liens du sang qui nous unissent, tout m'ordonne de le détourner de la malheureuse passion qu'il a conçue pour la fille du peintre Dorimont. . . . S'il venoit à s'appercevoir que je l'aime, il croiroit peut-être que mes conseils étoient intéressés. Que penseroit-il de moi ? Ah ! J'en mourrois de honte & de douleur. Cachons s'il se peut mon trouble.

SCENE. II.

SOPHIE, VOLSAN.

VOLSAN.

AH, ma chere cousine !

SOPHIE.

Eh bien Volsan.

VOLSAN.

Vous voyez le plus tourmenté, le plus irrésolu des hommes.

SOPHIE.

Si les consolations de l'amitié peuvent soulager vos chagrins, parlez, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour rétablir le calme dans votre ame.

VOLSAN.

Lorsque je suis près de vous, ma cousine, il me semble que je souffre moins ; vous avez l'air d'être si attendrie de mes peines ! Quand je vous peins toute la force de mon amour pour Louise, toute la tendresse du sien, je vous surprends à partager mon émotion ; & même, en ce moment, des larmes sont prêtes à s'échapper de vos yeux. Si j'eusse confié ma foiblesse à un homme, il l'auroit censurée avec rigueur, charmé de trouver une occasion d'affecter une vaine supériorité ; vos conseils ménagent mon amour-propre. Vous daignez me plaindre. Heureux celui qui méritera les plus tendres affections de votre cœur !

SOPHIE.

Parlons de vous, mon cousin, & de ce qui renouvelle votre agitation.

VOLSAN.

C'est le peu de succès de mes efforts. Depuis huit jours, je n'ai pas vu Louise, & je sens que je l'aime plus que jamais. Ah, ma chere cousine, fixez, s'il se peut, mes irrésolutions !

SOPHIE, *avec contrainte.*

J'imagine facilement tout ce que la sensibilité peut coûter de peines ! .. Que vous dirai-je encore ? Quel chagrin pour votre pere, s'il découvroit vos sentimens ? Vous êtes son fils unique, sa seule espérance. Vous-même, Volsan, vous êtes ambitieux ?

VOLSAN.

Ah ! Si c'est avoir de l'ambition que d'être consumé du désir d'employer toutes mes forces, toutes les facultés de mon ame pour devenir utile à ma patrie ; oui, ma cousine, je suis ambitieux, personne ne l'est plus que moi.

SOPHIE.

Nous sommes en Allemagne ; & vous savez combien dans notre patrie on tient au préjugé de la naissance. Si vous songiez à contracter un mariage aussi disproportionné, tous les chemins de la gloire & des honneurs vous seroient fermés à jamais.

VOLSAN.

J'envisage ces honneurs auxquels mon rang me donne le droit de prétendre, mais je me représente le désespoir de Louise. Que ne suis-je né dans une de ces classes, où l'homme ne doit compte aux autres que de sa probité. Infortuné Louise ! Je te trompe... Depuis huit jours elle me croit à la campagne.

SOPHIE., *péniblement.*

Plus les circonstances sont difficiles, plus il faut redoubler de courage. ... Je sens qu'il est des positions qui en demandent beaucoup.

VOLSAN.

J'abandonnerois Louise d'une maniere aussi avilissante!

SOPHIE.

Et si vous la renvoyez....

VOLSAN.

Ah, ma cousine, si vous saviez tout! ... N'allez pas concevoir de Louis une opinion désavantageuse, son cœur simple ne soupçonna jamais le mal, elle est tout amour... Cette infortunée, trop confiante dans mes promesses, se croit l'épouse de son amant. Eh! ne l'est-elle pas? ... Sachez. . . (*à part*) Ah ciel, qu'allois-je dire?

SOPHIE, *à part.*

Que ma position est affreuse!

VOLSAN.

Voilà mon pere.

SCENE. III.

SOPHIE, LE COMTE, VOLSAN.

LE COMTE.

Je suis ravi de vous trouver ici tous les deux. Bonjour ma niece; Volsan, j'ai obtenu pour toi ce que tu désirois.

VOLSAN.

Ah, mon pere, que je vous remercie! Je parviendrai bientôt à des grades plus distingués.

LE COMTE.

Voilà bien la jeunesse! A présent, mon fils, que vous êtes placé avantageusement, il faut songer à vous marier. (*à ce mot, Sophie fait un mouvement pour sortir.*) Où allez-vous donc, ma niece? Restez, restez. Oui, mon fils, il faut songer à vous marier; on ne sauroit l'être trop tôt, quand on a été élevé comme vous à l'école des bonnes mœurs, c'est le moyen de les conserver. Voici le moment de vous faire part à l'un & à l'autre de mon projet.

SOPHIE, *à part.*

Ah ciel!

VOLSAN, *à part.*

Que va-t-il dire?

LE COMTE.

Il y a déjà long-tems que j'ai conçu ce projet, j'ai vu depuis, avec bien de la satisfaction, que tout concourt à le réaliser. Ma niece, vous êtes douce & jolie, vous avez

toutes les qualités qu'un honnête homme peut désirer dans son épouse, je crois que vous feriez le bonheur de mon fils.

VOLSAN.

Mon pere !

SOPHIE.

Mon oncle !

LE COMTE.

Eh bien, mes enfans, vous serez heureux, & vous réunirez par ce mariage tous les biens de notre maison.

VOLSAN, *à part.*

Quel mortel embarras !

SOPHIE, *à part.*

Ah, quel coup pour mon cœur !

LE COMTE.

Sophie, tu rougis, tu es troublée ; crois-tu donc que je n'avois pas deviné qu'il ne t'étoit point indifférent ?

SOPHIE.

Mon oncle, je ne crois pas vous avoir jamais donné lieu de penser que j'aime mon cousin de la maniere dont vous l'entendez : certainement, je l'aime beaucoup, mais. . . . .

LE COMTE.

Je sais bien que les jeunes filles ont de la fierté ; va, je dispense ta bouche de l'aveu ; tes yeux me l'ont fait depuis long-tems, & ton trouble me le confirme.

SOPHIE.

Mon oncle. . . . Epargnez-moi.

LE COMTE.

Je sais aussi ce que Volsan éprouve pour sa petite cousine, c'est ainsi qu'il l'appelle toujours. Il déguise ses sentimens sous les beaux noms d'estime & d'amitié ; c'est dans l'ordre ; mais il épie toutes les occasions de l'entretenir ; &, depuis quelque tems, son air rêveur & distrait m'a suffisamment éclairé. J'aurois bien pu l'interroger ; mais c'eût été mal-adroit, & quand j'ai été bien sûr de mon fait. . . .

VOLSAN.

Permettez. . . .

LE COMTE.

Allons. Volsan, dis-lui au moins quelque-chose ; c'est à toi à commencer.

VOLSAN.

Ma cousine connoît l'état de mon cœur, elle sait ce qui s'y passe comme moi-même.

LE COMTE.

Ah, tu lui avois fait ta déclaration : nous autres peres, nous avons la folie de croire que nous serons les premiers confidens, je croyois vous mettre sur la voie, & c'est moi, qui vous gêne ! Je conçois très-bien que la présence d'un

tiers nuit aux épanchemens de deux cœurs qui sont déjà d'intelligence... Je me retire.

SOPHIE.

Non, mon oncle, non, c'est à moi de sortir ; souffrez que je rentre dans mon appartement ; (*à part.*) Ah, quelle épreuve !

SCENE IV.

LE COMTE, VOLSAN.

LE COMTE, *à part.*

Voila comme elles sont toutes, quand on a surpris leur secret. (*à Volsan.*) Je ne suis point content de toi : tu ne m'aidois pas.

SCENE V.

LE COMTE, NANETTE, VOLSAN, CHARLES.

CHARLES, *à Nanette.*

Entrez, entrez, le voilà qui est avec son pere.

NANETTE.

Ce n'est qu'à lui seul que je veux parler, & en particulier.

CHARLES.

Que ne le disiez-vous !

VOLSAN, *à part.*

Ah ciel ! la nourrice de Louise !

LE COMTE.

Approchez, bonne femme, que désirez-vous ?

CHARLES.

Avancez donc, puisque Monsieur le Comte vous le dit.

SCENE VI.

LE COMTE, NANETTE, VOLSAN.

NANETTE, *avec beaucoup de révérence.*

Que je suis donc joyeuse, Monsieur de Volsan !.... Sauf votre respect, Monsieur le Comte.... que je suis donc joyeuse de ce que vous voilà revenu de la campagne.

VOLSAN, *à part.*

Quel contre-tems !

LE COMTE.

De la campagne ?

NANETTE, *toujours des révérences.*

Vous le savez bien, Monsieur le Comte, il y a huit jours que Monsieur de Volsan étoit parti.

LE COMTE.

Cette bonne femme prétend que vous avez passé huit jours à la campagne ?

NANETTE.

Tout autant, si je sais compter.

LE COMTE.

Qu'est-ce que cela veut dire, mon fils ?

VOLSAN, *faisant des signes à Nanette.*

Mon pere, ne savez-vous pas où j'ai passé ces huit jours?

LE COMTE.

Expliquez-vous donc, ma bonne.

NANETTE, *à Volsan.*

Quel plaisir on aura, quand on apprendra que vous êtes revenu en bonne santé, (*au Comte, avec une révérence.*) Et que Monsieur le Comte se porte bien aussi.

LE COMTE, *à Nanette.*

De qui voulez-vous parler ?

NANETTE.

Monsieur de Volsan me fait signe de me taire ; quoique je ne sois qu'une pauvre femme, je sais ce que c'est que d'être discrete. Tenez, si Monsieur de Volsan permettoit, je vous dirois tout, car vous avez une mine de roi, une physionomie si revenante, que je vous ai aimé tout d'abord. . . . Pardon, Monsieur le Comte, si je me donne la licence de vous dire ces choses-là. . . Mais pour ce qui est de dire ce qu'on me défend, quand vous me donneriez de l'or gros comme moi, vous n'en sauriez pas plus. Oh !

LE COMTE.

Puisque vous défendez à cette bonne femme de m'expliquer ce mystere, c'est que vous voulez sans doute m'en instruire vous-même.

NANETTE, *poussant Volsan.*

Dites, dites-lui donc ; aussi bien il faudra toujours qu'il le sache.

VOLSAN.

Paix !

LE COMTE.

Vous lui imposez silence : que dois-je penser ?

VOLSAN.

Mon pere, n'ayez aucune inquiétude.

LE COMTE, *à part.*

L'air de cette femme me rassure. (*haut*) Quelque petite intrigue,

intrigue, quelqu'étourderie ! Tu sais que je suis bon.

VOLSAN.

Une intrigue ! Une étourderie ! . . . Non, mon pere, ce n'est point une intrigue.

LE COMTE.

Ne puis-je donc, Monsieur, en savoir davantage ?

VOLSAN.

C'est tout ce que je peux vous dire en ce moment ; plaignez-moi, mon pere, daignez adoucir vos regards : vous ne m'avez point accoutumé à leur sévérité.

NANETTE, *à part.*

Ah ! j'ai une démangeaison de parler.

LE COMTE.

Ah, Volsan, ah mon fils ! . . . Confiez-vous, s'il se peut, Monsieur, à un meilleur ami.

VOLSAN.

Mon pere, ne me faites pas l'injustice de douter de mes sentimens pour vous.

LE COMTE.

Non, je n'en doute pas.

NANETTE, *à part.*

Comme cette jeunesse est têtue ! . . .

VOLSAN.

Mon pere !

LE COMTE, *le repoussant.*

Je vous laisse ; mais vous me retrouverez toujours, quand vous croirez devoir vous adresser à moi ; oui, mes bras vous seront toujours ouverts ; mon cœur sera toujours prêt à recevoir les épanchemens du vôtre, lorsque vous aurez assez de confiance en moi, pour me faire lire dans votre ame.

SCENE VII.

VOLSAN, NANETTE.

VOLSAN.

POURQUOI êtes-vous venue ici Nanette ? Je vous avois dit de ne jamais venir chez mon pere.

NANETTE.

C'est que Mamselle Louise a tant pleuré, pendant les huit jours que vous avez été absent. Si vous l'aviez vu, ça vous auroit fait pitié : elle me disoit, ma pauvre nourrice, il est sûrement malade, car il m'auroit écrit. Va demander des nouvelles de sa santé ; je ne me le suis pas fait dire deux fois. La pauvre enfant ! Elle est bien inquiete, en attendant que je revienne. Je n'ai fait qu'un saut de notre maison

à votre porte. J'ai trouvé là monsieur votre suisse, qui m'a dit que vous vous portiez bien; & sur ce que je lui ai demandé, s'il pouvoit vous faire parvenir une lettre, il m'a dit que je n'avois qu'à monter vous la remettre moi-même. Je ne me sentois plus de joie, en montant les escaliers, la tête me tournoit, les jambes me trembloient.

VOLSAN.

Donne, donne-moi vîte la lettre de Louise.

NANETTE.

Pourquoi donc avez-vous fâché monsieur votre pere? Pourquoi ne lui avez-vous pas tout dit? Dame, vous l'avez promis à Louise: il a l'air si bon!

VOLSAN.

Que Louise soit tranquille!

NANETTE.

Qu'est-ce que je lui dirai de votre part?

VOLSAN.

Que je l'aime, que je l'adore.

NANETTE.

Viendrez-vous la voir aujourd'hui?

VOLSAN.

Le plutôt que je pourrai.

NANETTE.

Bien sûr? Dame, c'est qu'elle se meurt de ne pas vous voir.

VOLSAN.

Oui, oui: adieu bonne Nanette; ma chere Nanette.

NANETTE.

Ma chere Nanette! Oh mon Dieu! comme il est aimable.

SCENE VIII.

VOLSAN, *seul.*

Lisons, ma main tremble. « Volsan, mon bon ami, je ne » te vois plus, tu ne m'écris pas, es-tu toujours à la cam- » pagne? je tremble pour ta santé; hélas! m'abandonne- » rois-tu? Non, tu ne peux m'abandonner. Viens donc, » j'ai bien du chagrin. » (*Il tombe dans un fauteuil.*) Ah! Louise, si je l'épouse, j'agis en honnête homme, mais que pensera-t-on? Que dira-t-on de moi? Je trouverois le bonheur auprès d'elle dans la vie paisible d'un Citoyen ignoré. N'aurois-je donc point assez de force pour m'élever au-dessus de ces opinions qui tourmentent les ames foibles? (*Il se leve.*) Eh, qu'est-ce que ma grandeur, si mon cœur n'est pas plus grand que celui des autres hommes? Décoré de tous les honneurs, je ne serois à mes yeux qu'un homme ordinaire; au milieu des enchantemens de l'orgueil, je me rappellerois, avec toutes les angoisses du remords, ces

heures délicieuses que j'ai passées dans l'humble séjour de Louise... J'ai séduit cette infortunée ! Ah, du moins, je ne l'ai pas enveloppée dans un de ces piéges coupables, où des jeunes gens sans morale surprennent la vertu & l'innocence : l'amour m'avoit séduit le premier ; j'ai été subjugué autant que Louise, le même ascendant nous entraînoit tous les deux ; quand j'ai réfléchi il n'étoit plus tems... « Tu ne peux m'abandonner... » Elle a raison ; il existe dans son sein un gage trop sacré de mes promesses... Né avec une ame ardente, l'amour, l'ambition me tyrannisent tour-à-tour ; ces mots : « tu ne peux m'abandonner... » ces mots terribles rétentissent dans mon cœur : la compassion s'y unit à l'amour le plus ardent. Ah, malheureux Volsan, tu n'as plus que le choix d'un mariage disproportionné, ou de l'infidélité la plus coupable. (*Il tombe appuyé sur une table, la tête soutenue par ses mains.*)

SCENE IX.

LE COMTE, VOLSAN.

LE COMTE, *à part.*

Comme il a l'air accablé ! Approchons, il est dangereux d'abandonner la jeunesse à de trop vifs chagrins... (*haut.*) Volsan, un pere ne rougit pas de revenir demander la confiance de son fils ; la tienne est nécessaire à mon bonheur ; ouvre-moi ton ame, oublie que je suis ton pere, ne vois en moi que ton ami... Je soupçonne que ce papier contient la cause de ton chagrin.

VOLSAN.

Ce papier ?

LE COMTE, *le lui remettant.*

Ne craignez de ma part aucune indiscrétion, le voici ; je ne sais arracher les secrets de personne, pas même ceux de mes enfans : je voudrois en devoir la confidence à leur amitié.

VOLSAN.

Mon pere, qu'un caractere si respectable ajoute à la supériorité que la nature vous a donnée sur moi ! C'est cette supériorité que je redoute dans ce moment ; pardonnez, mais je sens plus que jamais qu'il faut vous taire ma situation.

LE COMTE.

Quels peuvent donc être les secrets qu'il vous soit nécessaire de me cacher ? Vous me faites frémir. Songez-vous jusqu'où l'imagination d'un pere peut aller ? Vos peines me touchent, & vous n'êtes pas sensible à celles qu'une

réserve aussi cruelle me fait ressentir. Je suis bien à plaindre, puisque le lien de la confiance n'existe plus entre nous... Et tu as le courage de résister à mes sollicitations !

VOLSAN, *présentant la lettre.*

Lisez, & plaignez votre fils.

LE COMTE, *après avoir lu.*

Embrasse-moi, embrasse ton ami.

VOLSAN.

Vous me serrez dans vos bras !

LE COMTE.

J'ai vu que tu as été foible, & que tu es malheureux. Tu vas éprouver combien il te sera avantageux d'avoir eu confiance en moi ; eh, pour qui ai-je acquis de l'expérience, si ce n'est pour mon fils ? J'existe en toi bien plus que dans moi-même ; je vais te donner des conseils, te consoler, prêter à ton ame toutes les forces de la mienne ; on n'a jamais tout perdu, tant qu'il reste le cœur d'un pere. Cette jeune personne qui t'aime si éperduement, & que tu aimes sans doute aussi, se nomme Louise Dorimont ? Qui est-elle ?

VOLSAN.

La fille d'un peintre.

LE COMTE.

Eh ! comment êtes-vous parvenu à vous introduire chez ce peintre ?

VOLSAN.

J'apperçois Louise, sa figure me frappe... Si l'on vouloit peindre la candeur, l'ingénuité, c'est ce visage charmant qu'il faudroit prendre pour modele... Je vais chez Dorimont, je lui demande des leçons de dessin, je parois épris de son art, je ne tarde pas à l'être réellement ; pouvois-je ne point devenir enthousiaste de celui que cultivoit le pere de Louise ? Elle a la beauté d'un ange, mais bientôt je connois les qualités estimables de son cœur, je vois qu'elle est sensible aux soins que je lui rends... J'oublie mon nom, cette soif des honneurs qui, jusqu'à ce moment, avoit seule brûlé mon ame ; ma raison s'égare, & je m'abandonne à tout le délire de l'amour.

LE COMTE.

Que je vous plains l'un & l'autre ! C'est un grand malheur d'aimer une personne née dans une classe où nous ne pouvons choisir l'objet qui doit s'unir à nous.

VOLSAN.

Je l'ai senti trop tard ! Ne viendra-t-il jamais une époque heureuse, où les hommes égaux & libres pourront choisir indistinctement la compagne de leur vie dans toutes les classes de citoyens honnêtes ; où le bonheur cessera

d'être en contradiction avec les préjugés ; où l'on ne connoîtra de mésaliance qu'entre le vice & la vertu ? Alors un noble pourra élever au rang de son épouse la fille d'un artiste, d'un bourgeois respectable, sans craindre le ridicule, sans être exclu du bonheur d'approcher son prince, & d'aspirer à ces hautes dignités que le vrai patriote n'ambitionne, que parce qu'elles imposent des devoirs plus étendus. La noblesse ne consisteroit plus en des convenances frivoles & tyranniques, mais dans l'amour du bien & dans l'accomplissement des promesses. C'est alors qu'elle mériteroit des hommages, des distinctions, & qu'elle seroit vraiment digne de la pureté de son origine.

LE COMTE.

Mon fils, je désire comme vous cette heureuse révolution dans nos mœurs ; mais, dans le pays que nous habitons, nous sommes encore environnés de préjugés ; quand même ceux de la naissance seroient détruits, ceux qui tiennent à l'inégalité des professions & de l'éducation existeront toujours. Il ne faut pas les respecter aveuglement : des préjugés ne sont jamais respectables, mais ils sont comme ces tyrans auxquels on est forcé de se soumettre. Je ne veux pas vous faire des reproches, je veux seulement faire tomber le voile que l'amour a placé sur vos yeux ; un fils du Comte de Volmar s'introduit dans une maison simple, où le bonheur habitoit sans doute ; il y trompe l'œil confiant d'un pere, & attendrit le cœur d'une fille ingénue ; voyez, Volsan, voyez toute l'étendue des torts que vous avez à réparer !

VOLSAN.

Quoi, mon pere, vous consentiriez que je les réparasse !

LE COMTE.

Bien plus, je l'exige.

VOLSAN, *à part.*

Avouons-lui tout, tout. Sa bonté m'encourage.

LE COMTE.

Oui, je l'exige, & je vais vous en offrir les moyens : écoutez-moi.

VOLSAN.

Mon pere, sachez...

LE COMTE.

Ecoutez-moi sans m'interrompre ; d'abord je ne crois pas que vous ayez eu la pensée de séduire cette fille, & que vous ayez cherché à lui ravir le seul bien qu'elle possede, son innocence.

VOLSAN, *à part.*

Ah ! grand Dieu !

LE COMTE.

Loin de moi de pareils soupçons !

VOLSAN, *à part.*

Je demeure interdit ; non, je n'oserai jamais le lui avouer.

LE COMTE.

Vous représenterai-je, pour affoiblir votre amour...

VOLSAN.

Il ne peut l'être, il ne le sera jamais.

LE COMTE.

Vous parlez encore le langage de la passion, je sais que le tems seul peut l'éteindre ; vous représenterai-je les effets presque toujours funestes des mariages mal-assortis, vous voyez les disgraces de ceux de vos pareils, qui ont formé de semblables unions ; la plupart n'ont pas même, pour consolation, cet amour effrené, qui les a perdus ; car la durée des passions n'est pas longue, quand elles sont extrêmes. Au lieu de vous condamner à une vie obscure, où l'illusion détruite feroit bientôt place aux dégoûts & aux regrets, unissez-vous à votre jeune cousine. Dans cet hymen sortable, vous trouverez l'heureuse réunion de la fortune, des graces & des vertus ; rappellez-vous cette ambition noble, qui est le mobile des grandes actions ; soyez digne de vos aïeux, qui tous ont été d'illustres Citoyens, ne respirez comme eux que pour le service de votre patrie, sacrifiez avec courage une passion que vous ne satisferiez qu'aux dépens de votre gloire, & de mon bonheur... C'est de votre félicité que j'attends la mienne ; si vous frustrez mes espérances, vous me ravissez le fruit de vingt ans que je vous ai consacrés... Ah ! si vous avez de la tendresse pour votre pere, pour votre ami, ne me causez pas un chagrin qui empoisonneroit tout le cours de ma vie.

VOLSAN.

Je vous rendrois malheureux !... Non, mon pere... Je sens que je me dois à la gloire, & à votre bonheur.

LE COMTE, *avec dignité.*

Tu aimes Louise véritablement.

VOLSAN.

Si je l'aime !

LE COMTE.

Va chez elle.

VOLSAN.

Chez elle ?

LE COMTE.

Oui, ne l'abandonne pas comme un lâche parjure, parois devant elle avec courage, dis-lui, que je ne consentirai jamais à vous unir ; elle sentira par la suite, que ton cœur n'a pas dû prolonger une chimere, qui seroit devenue de jour en jour plus difficile à détruire, & plus funeste pour son repos.

VOLSAN.

Ah, quel coup je vais lui porter ! Mon pere, épargnez-moi cette entrevue cruelle !

LE COMTE, *avec noblesse*,

Non ; je veux mettre votre courage à cette épreuve... Si son pere est un honnête homme.

VOLSAN.

Son malheureux pere est le plus sensible, le plus respectable, & le plus confiant des hommes.

LE COMTE.

Eh bien, parlez-lui ; il sera touché de votre franchise ; sa fille pleurera ; le cœur d'une femme tendre est foible ; vous vous joindrez à lui pour la consoler. Moi, je la doterai, je la marierai ; je me charge de tout ce qui pourra leur être nécessaire. Quand ton cœur sera trop plein, ne crains pas de m'être importun ; viens à moi, viens l'épancher dans le mien.

VOLSAN.

Ah, mon pere !...

LE COMTE.

Va tout de suite chez Dorimont.

VOLSAN.

Tout de suite ?

LE COMTE, *avec fermeté*.

Oui, je te l'ordonne ; de pareilles résolutions doivent être exécutées sur l'heure, si l'on veut réussir. (*Rappellant Volsan qui s'éloigne.*) Que je t'embrasse !... Ah ! que n'es-tu venu à moi plutôt ? ... Tu aurois bien moins souffert.

SCENE X.

LE COMTE, *seul*.

VOILA où conduit l'extrême sensibilité ! Avec un cœur moins ardent & moins tendre, il n'auroit pas connu les écarts de l'amour. L'aurore de la vie est le moment de ses orages. Je crois avoir pris le bon parti. Mais sa cousine, elle l'adore, je croyois qu'il l'aimoit ; & tout autre y eut été trompé comme moi ; si elle perd l'espoir d'épouser Volsan, je la connois, elle se laissera consumer par la douleur, en dévorant ses larmes... Consolons cette ame délicate, sensible, soutenons le courage de mon fils ; & détournons, s'il est possible, les maux qui menacent ma famille.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(*Le Théâtre représente l'attélier de Dorimont, des tableaux épars, un chevalet sur lequel il y en a un de commencé, une table, des chaises, &c.*)

SCENE PREMIERE.

NANETTE, LOUISE.

LOUISE.

L'As-tu vu ? T'a-t-il parlé ? Est-il ici ?

NANETTE.

Oui, je l'ai vu ; & son pere aussi, qui a l'air d'un bien brave homme.

LOUISE.

Oh ! donne-moi la réponse ?

NANETTE.

Il ne m'a pas donné de lettre !

LOUISE.

Point de lettre !

NANETTE.

Eh, laissez-moi donc finir ! ne vous troublez pas comme ça tout de suite ; il m'a dit qu'il viendroit.

LOUISE.

Il viendra ? Tout-à-l'heure ?

NANETTE.

Le plutôt qu'il lui sera possible.

LOUISE.

Hélas !

NANETTE.

Ça me dépite de vous voir si chagrine, quand vous êtes si heureuse.

LOUISE.

Heureuse !

NANETTE.

Oui, vraiment : sans vous offenser, mon enfant, vous n'êtes que la fille d'un peintre, & d'un peintre encore qui ne fait pas mentir le proverbe. Monsieur Dorimont est un brave & habile homme ; je ne vais pas à l'encontre ; il y a de la probité pour tous les états, mais il n'est pas riche, & puis il y a profession & profession. Voilà que vous allez devenir grande Dame, & que vous épouserez le fils d'un Comte !

LOUISE, *comme pour l'interrompre.*

Ma bonne Nanette, je t'aime de tout mon cœur !

NANETTE, *avec bavardage.*

C'est naturel : est-ce que ça pourroit être autrement ? Je vous ai nourrie ; je vous ai vue grandir : une nourrice ! c'est tout comme une seconde mere ; aussi je vous aime ni plus ni moins que si vous étiez mon propre enfant : pour en revenir donc à Monsieur de Volsan, ça vous est tourné comme un prince, ça n'est pas glorieux du tout. . . Ma bonne Nanette par-ci, ma chere Nanette par-là. . . Et ce jour donc ? Mon Dieu, quand j'y songe ! . . . Ce jour qu'il étoit si content, il m'a embrassée. . . Oui, tré-dame, il m'a embrassée : j'ai bien vu tout-de-suite qu'il étoit votre fait. Tenez, Louise, si, du tems de ma jeunesse, un garçon comme ça m'étoit venu courtiser, rien que d'y songer seulement. . . Mais il m'est avis que le tems change bien les choses : on a raison de dire, qui vivra, verra. . . Lorsqu'on s'aimoit, on étoit joyeux : je n'ai jamais été si gaie que, quand je faisois l'amour avec mon défunt.

LOUISE.

J'ai confiance dans Volsan, & cependant je ne suis pas tranquille.

NANETTE.

Si vous aviez vu comme son pere étoit curieux de savoir ce que je lui voulois !

LOUISE.

Son pere ?

NANETTE.

Oui, je les ai trouvés tous deux ensemble, mais je n'ai rien voulu dire devant le pere.

LOUISE.

Volsan ne lui a donc pas dit qui tu étois ?

NANETTE.

Bien au contraire. . . Vous voilà encore à pleurer ! Tenez, c'est comme si vous me déchiriez l'ame. . . Oh, votre chagrin fera mourir votre pauvre Nourrice !

LOUISE, *essuyant les yeux de Nanette.*

Essuyons nos larmes : voici mon pere.

SCENE II.

LOUISE, DORIMONT, NANETTE.

LOUISE.

PAPA. . . Vous venez travailler ?

DORIMONT.

Oui, ma fille, oui, ma chere Louise. . . Ah ! te voilà

ici, bonne Nanette ; as-tu songé à nous avoir quelques provisions ?

NANETTE.

Ils ne m'en ont donné que la moitié de ce qu'il nous faut ; ils disent que c'est la derniere fois qu'ils vous font crédit : je ne sais où en aller prendre pour demain.

DORIMONT.

Je n'ai pas envie de leur faire du tort ? Ne leur as-tu pas dit que j'avois de l'ouvrage pour plus de dix mille francs?

NANETTE.

Ils s'embarrassent bien de ce que je leur dis : est-ce qu'il est possible d'espérer quelqu'argent de vos tableaux? L'argent est si rare ! Ne les ai-je pas portés par toute la ville ? Feu mon mari se mêloit aussi de la peinture ; mais quand il n'avoit pas de portes ou d'enseignes à peindre, il faisoit des images de rois : ça s'est toujours assez bien vendu ; nous n'étions jamais en peine de nous en défaire. Oh ! s'il n'étoit pas mort, quoique vous en sachiez plus que lui, il vous donneroit de bonnes leçons.

DORIMONT.

Bonne femme !... Laisse-nous.

LOUISE.

Nanette, je t'avois dit de prendre cet ouvrage que j'ai fini hier au soir.

DORIMONT.

C'est moi qui lui avois défendu. Laisse-nous, ma bonne, laisse-nous.

NANETTE, *en sortant.*

Ah ! mon bon Dieu !

SCENE III.

DORIMONT, LOUISE.

DORIMONT.

Tu t'es excédée de travail, ma fille ; voilà la cause de l'eltération de ta santé... Autrefois tu étois si vive, si gaie ! Cela me consoloit de tout ; je sais que tu passes maintenant des nuits entieres à travailler, je ne le souffrirai pas.... Je sais que tu faisois vendre tes ouvrages à mon insçu ; je n'entends point cela. Pauvre enfant ! Tes mains nourrissoient souvent ton pere, tandisque d'autres peres donnent à leurs enfans tout ce qui peut flatter la jeunesse.

LOUISE.

Est-ce votre faute, papa, est-ce votre faute, si personne ne paye votre talent ?

DORIMONT.

Oui, mon enfant, j'aurois dû apprendre un métier,

j'aurois dû ne pas cultiver un art dont le génie seul peut sentir & apprécier les beautés.

LOUISE.

Ne songez pas à cela... Mettez-vous à l'ouvrage.

DORIMONT, *va vers son chevalet, & Louise à son ouvrage.*

Tu as raison ; quand je travaille, cela suspend mes peines... Oui, quand je suis là, l'œil attaché sur ma toile, & l'ame remplie du grand sentiment de mon art, quand je tiens dans mes mains ces pinceaux, ces couleurs avec lesquels je peux rendre ce que je sens si fortement ; oui, lorsque, par une heureuse imitation, je crois atteindre à la vérité de la nature, un noble enthousiasme s'empare de moi, je brave l'opinion, l'infortune, je serois même le plus heureux des hommes, si je savois ma Louise heureuse.

LOUISE, *courant l'embrasser.*

Comme si je ne l'étois pas, quand je suis avec vous.

SCENE IV.

DORIMONT, NANETTE, LOUISE.

NANETTE, *accourant.*

Le voilà ! le voilà !

DORIMONT.

Qui donc ?

NANETTE.

Monsieur de Volsan.

LOUISE, *à part.*

Ah, je respire !

DORIMONT.

Tu ne pouvois pas nous dire cela plus doucement.

SCENE V.

DORIMONT, VOLSAN, LOUISE.

VOLSAN, *avec embarras.*

Bonjour, Monsieur Dorimont... Bonjour Mademoiselle Louise.

DORIMONT.

Soyez le bien venu, Monsieur de Volsan.

VOLSAN.

Eh ! ... Comment va la peinture depuis que je n'ai eu le plaisir de vous voir ? Avez-vous fait quelque ouvrage nouveau ?

DORIMONT.

Mon imagination & mon pinceau ne restent jamais oisifs... J'ai conçu quelques idées, j'ai tracé quelques esquisses, je serois bien aise que vous m'en dissiez votre sentiment ; je vais vous les chercher... Ma fille, tiens compagnie à Monsieur de Volsan ; je vais chercher mes dessins.

SCENE VI.

VOLSAN, LOUISE.

LOUISE, *se jettant dans les bras de Volsan.*

AH, Volsan !

VOLSAN.

Ah Louise ! comment te trouves-tu ?

LOUISE.

Bien, je te vois.

VOLSAN.

Chere amie !

LOUISE.

Cher époux !

VOLSAN, *à part.*

Quel titre !

LOUISE.

Ah oui, tu l'es déjà !... (*à part.*) Le voilà donc revenu ! Je le croyois perdu pour sa Louise !

VOLSAN, *à part.*

Est-il possible de renoncer jamais ?...

LOUISE, *avec une inquiétude naïve.*

Mon ami, je te trouve changé, ton visage est pâle, ta voix altérée... Ta main est toute tremblante. As-tu quelques peines ?... Ah, dis-les-moi, parle, ou je croirai que tu ne m'aimes plus !

VOLSAN, *avec embarras.*

Écoute, Louise... (*à part.*) Ah ! que vais-je lui dire ? (*haut.*) Écoute... Cette gloire à laquelle le monde attache tant de prix, cette gloire fatale s'achete souvent bien cher ; il faut la payer quelquefois du bonheur de la vie entiere.. (*à part.*) Je n'ose en dire davantage... (*haut.*) Mais. Louise, quelque soit mon sort, je t'ai promis de t'aimer jusqu'à mon dernier soupir, il ne me sera pas difficile de tenir cette promesse.

LOUISE, *très-ingénuement.*

Pourquoi m'en assurer ?... Je ne te comprends pas... Serois-tu donc menacé de quelque malheur ? Eh ! que pourrois-tu craindre, puisque tu m'aimeras toujours, & que tu es bien sûr de moi ?

VOLSAN.

aime mon pere tendrement.

LOUISE, *avec une inquiétude naïve.*

Est-ce qu'il a quelques chagrins ?

VOLSAN.

Ne dois-je pas m'immoler plutôt que de lui en causer ? Et je lui en causerois de mortels !... Louise, tu chéris aussi ton pere ?

LOUISE, *avec sensibilité,*

Ah ! oui ; mais depuis que j'ai trompé sa confiance, je suis honteuse devant lui. Comme je l'embrassois autrefois ! Avec quelle joie pure je recevois ses caresses ! ... O mon ami, mon bon ami ! Avouons-lui tout à ses pieds ! Je n'ai jamais trouvé dans mon ame assez de courage pour le faire.

VOLSAN, *à part.*

Aurois-je la force de supporter sa douleur ?

LOUISE, *avec douleur.*

Tu te parles à toi-même ? Après huit jours d'absence, étoit-ce ainsi que je devois te revoir ? Ah mon ami, demandons à nos peres de confirmer, de bénir notre union !

VOLSAN, *avec désespoir.*

Louise, Louise ! Je suis désespéré... Aies plus de courage que moi, donne-moi des armes contre toi-même, tu dois désirer la gloire de ton ami, le bonheur de son pere.. Si tu savois comme le sort me punit ! Rien de moi ne m'appartient que mon cœur, & tu y regnes seule !... Le reste est à mon pere, à ma famille, à ma patrie ; leurs voix impérieuses me commandent : sois heureuse, s'il se peut ; il n'est plus de bonheur pour moi ! Ah ciel, je te sens tressaillir!... (*Il tombe aux pieds Louise.*) Je tombe à tes genoux.... Que n'y puis-je expirer !

LOUISE, *saisie.*

Je n'ai pas une goutte de sang.

VOLSAN.

Je vais te devenir odieux.

LOUISE.

Moi te haïr jamais ! Tu sais si cela est possible... Mais, par pitié ; au nom du ciel, que veux-tu dire ?

VOLSAN.

Que tout m'arrache à toi, que mon pere ne consentira jamais à nous unir, & qu'il veut que j'épouse ma cousine.

LOUISE, *éperdue.*

Et notre enfant qui est là sous mon cœur... Et... Mon pere... (*Volsan se releve vivement.*)

SCENE VII.

VOLSAN, DORIMONT, LOUISE (1).

(*Dorimont entre avec un porte-feuille. Louise, tremblante, va s'asseoir dans un coin de la chambre; Dorimont étale ses dessins sur une table.*)

DORIMONT.

PARDON, Monsieur de Volsan, si je vous ai fait attendre; mais il m'a fallu rassembler mes dessins. Voici quelques ébauches que vous verrez avec plaisir.

VOLSAN, *avec beaucoup d'embarras.*

Il suffit qu'elles soient de vous.

DORIMONT.

Asseyez-vous... Comment trouvez-vous celui-là ?

VOLSAN.

Bien, très-bien.

DORIMONT, *avec enthousiasme.*

Et celui-ci ?... C'est un bon ménage; est-il un sujet plus touchant pour un artiste sensible ? Je croyois peindre le bonheur dont ma fille est digne de jouir, & dont je voudrois déjà être le témoin : voyez la joie pure empreinte sur le visage de cet honnête époux, les yeux caressans de cette mere, qui ne sait, si elle les portera sur son mari ou sur son enfant; l'enfant qui leur tend ses petits bras.

VOLSAN.

Il est parfait.

DORIMONT, *toujours avec embarras.*

Je l'aime doublement, parce qu'il plaît à ma Louise; aussi je lui en ferai présent... Louise, approche-toi, mon amie...

VOLSAN, *voyant le trouble de Louise, à part.*

Je suis au supplice... (*A Dorimont, pour l'empêcher d'appercevoir l'émotion de Louise.*) Et ces esquisses ? Oui, celles-ci... Ah ! faites-les-moi voir, est-ce encore quelqu'idée nouvelle ?

DORIMONT, *avec enthousiasme.*

Oui, c'est un projet que je veux exécuter, & que je crois utile. Vous n'ignorez pas que les artistes anciens savoient produire de grands effets sur leur nation; j'ai pensé que nous pourrions avoir comme eux cet avantage, si nous représentions des objets intéressans pour l'humanité. Par exem-

(1) *Pendant toute cette scene, Louise doit exprimer le trouble l'agitation & le désespoir. Ce jeu muet a été parfaitement rendu par Madame Saint-Aubin.*

ple, est-il rien d'égal aux malheurs, où l'abandon, la mépris, la honte plongent la plupart des victimes de la séduction.... (*Volsant se leve brusquement.*) Qu'avez-vous donc ?

VOLSAN, *avec trouble.*

Ne parlons plus de ces objets... Mademoiselle votre fille en est émue.

DORIMONT, *continuant avec chaleur & confiance.*

Oh, je ne crains pas que quelque suborneur cherche à la séduire ; voyez, Monsieur de Volsan, voyez ces esquisses. Pour prévenir les maux qui sont les suites de la séduction, il faut les offrir aux yeux, il faudroit que de tels sujets fussent nationaux, & que chaque pere de famille eut ces tableaux utiles, qui seroient des fictions suivies, des romans muets, dont le but moral n'est que trop important pour le bonheur & la tranquillité des familles... (*Déployant un Dessin.*) Celle-ci, triste, morne, abattue, embrasse les autels qu'elle arrose des larmes du repentir.... (*Lui en montrant un autre.*) Celle-ci....

LOUISE, *s'écriant d'une voix suffoquée.*

Mon pere !... Mon peré !... Ah !... (*Elle s'évanouit.*

VOLSAN.

Ah ciel ! Elle a perdu l'usage de ses sens...

DORIMONT.

Ma fille !... Au secours... Ah ! quelle idée ai-je eu de parler de ces tableaux ?... Nanette, Nanette, au secours....

SCENE VIII.

DORIMONT, VOLSAN, LOUISE, NANETTE.

NANETTE, *accourant.*

Ah ! Elle est morte ; ma pauvre enfant !

DORIMONT, *repoussant Nanette, qui s'est précipitée sur Louise.*

Laissez, laissez, bonne femme.

VOLSAN, *après une pause.*

Elle ouvre les yeux !

DORIMONT, *avec tendresse.*

Ma fille, ma chere fille, entends la voix de ton pere, qui est au désespoir de t'avoir causé cette impression.

NANETTE.

Elle vit... Ah, mon bon Dieu !

LOUISE, *égarée.*

Otez ces tableaux. . . Ah, par pitié, ôtez, ôtez ces tableaux !

VOLSAN, *à part.*

Mon cœur est déchiré ; les cris du remords s'y font entendre.

DORIMONT, *à Nanette.*

Conduisons-la dans sa chambre.

NANETTE.

Oui, oui.

SCENE IX.

VOLSAN, *seul.*

MALHEUREUX, voilà mon ouvrage... Je me jetterai aux pieds de mon pere, je lui avouerai l'état de cette infortunée... Quoiqu'il doive m'en coûter ; oui, je le lui avouerai : une fausse honte me retiendroit-elle encore ? S'il n'étoit pas touché de sa situation, qu'importe ? Il est là une voix qui fait taire toutes les autres. Que n'a-t-elle triomphé plutôt ! Eh, seroit-il un cœur assez froid, assez barbare, pour me blâmer ? ... Mais je n'entends rien : seroit-elle plus mal ? (*Il s'approche de la porte.*) Elle parle.... Son pere lui répond... (*Tombant à genoux.*) O Dieu, qui l'a rendez à la vie, recevez mon serment de lui consacrer la mienne.

SCENE X.

VOLSAN, DORIMONT. *Il sort de la chambre de Louise, dont la porte est à la droite du spectateur.*

VOLSAN.

EH bien, Monsieur Dorimont.

DORIMONT.

Cela n'est rien : ces choses-là n'ont que l'effet du moment ; elle s'étoit excédée de travail, elle marche dans sa chambre, elle est calme, comme si rien ne s'étoit passé.

VOLSAN, *à part.*

C'est le calme du désespoir ; courons.

DORIMONT.

Vous vous en allez ?

VOLSAN, *avec une agitation qu'il cherche à contenir.*

Oui, il est tard. . . Je reviendrai vous voir : je suis si ému de ce qui vient de se passer... L'intérêt que je prends,

que

que je dois prendre à ce qui vous touche... Elle est mieux, dites-vous, elle est mieux ! .., Ah, Monsieur, prenez bien soin d'elle. (*Il sort.*)

DORIMONT.

Cela se recommande-t-il à un pere ?

SCENE XI.

DORIMONT, NANETTE.

DORIMONT.

Eh bien, Nanette ?

NANETTE.

Ah, Monsieur, il n'y paroît plus ! elle est assise auprès de sa table...

DORIMONT.

Va, ma bonne, va... Je vais retourner auprès d'elle.

(*Nanette sort.*)

SCENE XII.

DORIMONT, LOUISE, *qui paroît à sa porte.*

DORIMONT.

Te voilà, ma fille ?

LOUISE, *affectant le calme.*

Oui, papa... Oui, je n'ai plus rien du tout.

DORIMONT, *l'embrassant.*

Ma pauvre Louise !

LOUISE, *d'un air honteux, & avec des regards inquiets.*

Bon papa ! . . . Je vais aller chercher mon ouvrage.

(*Elle rentre avec trouble.*)

SCENE XIII.

DORIMONT, *seul.* LOUISE, *ensuite.*

DORIMONT.

J'ai eu tort ; son imagination reçoit trop vivement les impressions ; j'aurois dû ménager sa sensibilité ; cela ne m'arrivera plus. Replions ces dessins qui ont causé tant d'émotion à ma Louise. (*En repliant ses dessins, il les examine de nouveau : pendant ce tems, Louise traverse le Théâtre avec précaution, de peur d'être apperçue ; elle sort précipitamment, lorsqu'elle est près de la porte, en faisant un mouvement de résolution ; & laisse la porte*

ouverte.) Mettons-nous à l'ouvrage ; je n'ai encore rien fait d'aujourd'hui. (*Il s'assied devant son chevalet, de maniere qu'il tourne le dos à la porte d'entrée, il peint.*) Ma pauvre fille ! Ah, sans elle, je serois seul sur la terre !

SCENE XIV.

DORIMONT, LE COMTE.

LE COMTE, *à part, sans être apperçu de Dorimont.*

Ce malheureux pere ! Sa sécurité me touche. Elle va devenir mere ! ... Voilà tout ce que Volsan a pu prononcer dans son trouble ! Réparer les fautes des enfans, tel est donc l'emploi des peres ! Il en est de si délicates ! Quel parti proposer à cet homme, si son ame est honnête... (*haut.*) Monsieur... Monsieur...

DORIMONT, *se levant.*

Ah, Monsieur ! A qui ai-je l'honneur de parler ?

LE COMTE.

Je suis le pere d'un de vos éleves, de Volsan.

DORIMONT.

Pardon, Monsieur le Comte, Monsieur votre fils sort d'ici.

LE COMTE.

Je l'ai rencontré à deux pas de votre maison, il m'a parlé... Mon fils vous est fort attaché, Monsieur Dorimont.

DORIMONT.

Je sais qu'il a de l'amitié pour moi, & j'ai pour lui la plus haute considération : il a une ame sensible, brûlante, de l'imagination, du génie même ; il est enthousiaste de la peinture, c'est le jeune homme le plus honnête que j'aie jamais connu.

LE COMTE, *à part.*

Peut-on attaquer plus sensiblement le cœur d'un pere ?

DORIMONT.

Je vous félicite bien, Monsieur le Comte, d'avoir un fils comme Monsieur de Volsan.

LE COMTE, *à part.*

Comment lui dire si promptement ? ... (*haut, avec embarras.*) Monsieur Dorimont, faites-moi le plaisir de venir souper chez moi aujourd'hui.

DORIMONT, *avec franchise.*

Non, Monsieur le Comte, je n'aurois point cet honneur-là.

LE COMTE.

Pourquoi ?

DORIMONT.

J'aurai l'honneur d'aller chez vous, si vous le désirez, pour prendre vos ordres.

LE COMTE.

Ne puis-je savoir le motif qui vous empêche d'accepter mon invitation ?

DORIMONT, *avec fierté.*

Pardonnez à ma franchise & à la singularité de mon caractere ; mais quand des seigneurs invitent un artiste à leur table, ce n'est gueres que pour leur vanité. Ils ne peuvent jamais descendre tout-à-fait jusqu'à nous.

LE COMTE.

Rendez-moi plus de justice.

DORIMONT, *avec fierté.*

Je ne prétends pas dire, Monsieur le Comte, que vous soyez de ce nombre, mais me répondrez-vous de tous vos convives, & même de l'insolence d'un valet ?

LE COMTE, *à part.*

Avec un homme de ce caractere, ma position devient encore plus embarassante. (*haut.*) Rendez-moi plus de justice. Malheur à celui qui croiroit s'élever, en rabaissant l'artiste, dont les ouvrages & les talens font le charme & la consolation de la vie ! Le génie est, après la vertu, le plus beau droit qu'un homme puisse avoir aux égards & à l'estime de ses semblables.

DORIMONT, *avec bonhomie.*

Tenez, Monsieur le Comte, je n'ai pas de hautes prétentions ; si je trouvois toujours à me défaire de mes ouvrages, je serois très-heureux comme je suis.

LE COMTE, *avec une sensibilité contrainte.*

Vous seriez heureux ?

DORIMONT.

Oui, comme artiste & comme pere.

LE COMTE.

Comme pere ?... J'ai ouï dire que vous aviez une fille.

DORIMONT, *avec chaleur.*

Elle fait ma richesse & ma gloire.

LE COMTE, *péniblement.*

Monsieur Dorimont, le bonheur d'être pere est mêlé de beaucoup d'amertumes.

DORIMONT.

Trop heureux qui peut l'être !

LE COMTE, *toujours péniblement.*

Par exemple, avant de mettre une fille à l'abri des dangers qui menacent sa jeunesse...

DORIMONT, *avec sécurité.*

Je ne crains pas ces dangers-là pour la mienne, son amour pour son pere, ses principes, la pureté de son cœur.

LE COMTE, *avec le plus grand embarras.*

Cette règle n'est pas toujours sûre ; il en est sans doute que l'orgueil, l'intérêt, ou les mauvais exemples, ont livrés à des écarts impardonnables ; mais les cœurs ingénus & vertueux même, sont quelquefois susceptibles des affections les plus vives, Une jeune personne qui seroit dans ce cas, & qui n'auroit pas été exactement surveillée, pourroit paroître excusable... Du moins aux yeux de ses parens, si elle s'étoit abandonnée avec trop d'ardeur & de confiance à un sentiment dont elle n'auroit pu prévoir les suites, & à des espérances chimériques, dont l'illusion auroit flatté son inexpérience...

DORIMONT, *toujours avec assurance, mais étonné.*

C'est souvent la faute des parens ; moi, je n'ai jamais employé avec ma fille trop de sévérité : mes occupations, mon art ne m'ont pas permis, il est vrai, d'avoir pour elle les mêmes soins que ma femme auroit pris, si elle avoit vécu ; mais nous sommes amis ; je suis sûr qu'elle me confieroit les premiers mouvemens de son cœur. Oh, je suis bien tranquille !

LE COMTE.

C'est mal connoître le cœur humain : croyoit que sur un point aussi dangereux, aussi délicat, la fille qui chérit le plus son pere, est toujours très-réservée, quand elle n'est pas pressentie par lui. Il y a si loin de nous à nos enfans. La timidité, l'habitude du respect leur ferme la bouche & souvent l'amour a fait bien du chemin, avant qu'un pere s'en soit apperçu.

DORIMONT, *avec une longue surprise.*

Monsieur !... Comme la conversation a tout-à-coup changé !

LE COMTE.

Puisque nous sommes sur ce chapitre, dites-moi, Monsieur Dorimont, si un homme de condition, épris de votre fille, s'en étoit fait aimer & que....

DORIMONT.

Voilà une singuliere question.

LE COMTE.

Et que...

DORIMONT, *avec chaleur.*

Prince, Comte ou Marquis, celui qui auroit cherché à séduire ma fille...

LE COMTE, *d'un ton affectueux,*

Doucement, Monsieur Dorimont.

DORIMONT, *avec beaucoup de force.*

Peu m'importe le rang ? Je suis homme, & citoyen : à ces titres, nul n'a le droit de m'outrager avec impunité.

LE COMTE.

Entre deux personnes sensibles & très-jeunes ; il n'y a d'autre séducteur que l'amour...

DORIMONT, *avec inquiétude.*

Je ne reçois personne qui soit au-dessus de mon état, excepté Monsieur votre fils, qui a du goût pour mon art, & que je crois honnête... Mais, Monsieur le Comte, ce n'est pas sans dessein que vous m'avez honoré d'une visite... Ce n'est pas sans dessein que vous avez amené la conversation sur ce sujet ; ce n'est pas sans dessein que vous m'avez fait une question.

LE COMTE, *avec noblesse & bonté.*

Donnez-moi votre main. Parlons en hommes, en peres... Écoutez-moi tranquillement. (*On voit Nanette traverser le Théâtre & entrer dans la chambre de Louise.*

DORIMONT, *très-allarmé.*

Je vous écoute.

LE COMTE.

Mon fils aime votre fille.

DORIMONT.

Il se pourroit !

LE COMTE.

Et il en est aimé.

DORIMONT.

Ah ! que me dites-vous ?

LE COMTE.

La vérité.

DORIMONT.

Eh comment ?

LE COMTE.

Apprenez... (*On entend un cri, & Nanette accourt d'un air effaré.*)

SCENE XV.

DORIMONT, LE COMTE, NANETTE.

DORIMONT, *vivement.*

NANETTE, que signifie ce bruit, cet air égaré ? Qu'avez-vous ? Où allez-vous ?

NANETTE.

Ah, Monsieur ! L'avez-vous vue ? Savez-vous où elle est ?

DORIMONT.

Qui ? ... Que voulez-vous dire ?

NANETTE.

Elle n'est pas dans sa chambre.

DORIMONT.

Ma fille ? ...

LE COMTE, *à part.*

O ciel !

DORIMONT, *avec surprise & douleur.*

Elle seroit sortie ? Elle ne sort jamais. Eh ! où seroit-elle allée ? ... Après ce que je viens d'apprendre, après cet évanouissement !

LE COMTE.

En entrant dans votre maison, j'en ai vu sortir une jeune personne... Il se pourroit...

NANETTE, *avec vivacité.*

Ah oui, Monsieur, oui, c'est elle-même !

DORIMONT, *d'un ton sombre.*

Elle seroit sortie !

NANETTE, *en pleurant.*

Ma Louise, ma pauvre enfant !

DORIMONT, *à Nanette violemment.*

Pourquoi l'as-tu quittée il faut me la trouver... Cherchons-là... Je cours... Pardon, Monsieur... Ah ! où est-elle ? Où est-elle allée ? (*il sort.*)

NANETTE, *toujours pleurant.*

Oui dà ! Prenez-vous en donc à moi ; on est joliment remercié de ses services... Et cette pauvre Louise ! J'en mourrai, j'en mourrai, c'est sûr. (*Elle sort.*)

SCENE XVI.

LE COMTE, *seul.*

VOILA donc ce bien si envié, si désirable, ce bonheur d'avoir des enfans : cette malheureuse fille fuit la maison de son pere... L'infortuné ! J'étois prêt à lui apprendre.. Il alloit savoir... Ce pere imprudent est, je crois, un honnête homme. Il paroît fier, franc, sensible, mais sa fille ! Un tel écart, un tel oubli de soi-même ne peut être que le fruit du vice ou de la plus simple innocence. Dois-je donc écouter le sentiment d'humanité qui parle à mon cœur, ou dois-je m'armer de toute l'autorité que la nature & les loix m'ont donnée sur mon fils ? Ah ! dans l'incertitude où je suis, ce dernier parti est le plus sûr pour ma gloire & pour son bonheur. Allons calmer cette ame impétueuse : s'il est quelque moyen de réparer tant de maux, le ciel me les inspirera sans doute ; mais gardons-nous d'écouter une pitié aveugle, dont les effets seroient plus funestes à ma famille, que les malheurs que j'aurois voulu éviter.

Fin du second Acte.

ACTE III.

(Le Théâtre représente le même sallon qu'au premier Acte, une table, des fauteuils.)

SCENE PREMIERE.

SOPHIE, *seule.*

Mon oncle a surpris mon secret... Eh, pouvoit-il ne pas le lire dans mes regards, dans mon trouble ? ... Volsan ! ingrat Volsan ! Ton cœur est à une autre, & je pourrois t'épouser ? ... Non, non. Plutôt m'ensevelir dans une retraite éternelle ! ... (*Tirant un portrait de sa poche.*) C'est donc là son image, cette image chérie, & que je devrois ne plus regarder... Je devrois aussi l'effacer de mon esprit, de mon cœur. Quand je rassemblois ainsi tous les traits de son visage, j'éprouvois un sentiment doux & pénible tout-à-la-fois... (*Fixant le portrait.*) C'est lui... Oh ! c'est lui-même, & combien il s'en faut encore que ce soit lui ! (*Elle pose le portrait sur la table.*) Détournons mes yeux de ce portrait... Sa vue me fait trop de mal... Mon cœur est bon, il n'est pas né pour haïr ; & cependant je crois que je sens des mouvemens de haine contre celle qui est aimée de Volsan.

SCENE II.

SOPHIE, CHARLES.

CHARLES, *accourant*

Une jeune fille voudroit parler à Mademoiselle.

SOPHIE.

Qui est-elle ?

CHARLES.

Elle ne veut pas le dire... Elle pleure... Je crois qu'elle a la tête un peu troublée, mais elle fait pitié.

SOPHIE.

Sachez qui elle est.

LOUISE, *derriere le Théâtre.*

Je veux lui parler... Je veux lui parler.

CHARLES.

L'entendez-vous, Mademoiselle ?

SOPHIE, *à part.*

Seroit-ce ? ... Si c'étoit ! ... (*haut.*) Qu'on la laisse entrer !

SCENE III.

SOPHIE, LOUISE.

LOUISE.

Ah, Mademoiselle ! je tombe à vos genoux, Mademoiselle... Daignez m'écouter... Il est à moi... Si vous saviez... Ah, Mademoiselle ! on dit que c'est vous... (*Sophie veut la relever.*) Non, non... Je ne sortirai pas de la place où je suis que vous ne m'ayez exaucée.

SOPHIE, *d'un ton tremblant.*

Relevez-vous, par grace, relevez-vous... Eh ! Qu'est-ce que vous désirez ?

LOUISE, *avec une sensibilité ingénue.*

Rendez-le-moi.

SOPHIE.

Qui ?

LOUISE.

Lui, qui est tout ; lui qui est à moi.

SOPHIE, *à part.*

Je ne me trompe pas... C'est elle.

LOUISE, *avec ingénuité & désordre.*

Je suis la fille de Dorimont... Ah, mon pauvre pere !.. Que fait-il à présent ? Il me cherche... Il est au désespoir... Et moi, je cherche... Où est-il ? Ah, Mademoiselle, ayez pitié de moi.

SOPHIE.

Eh ! Que puis-je pour vous ?

LOUISE, *avec ame.*

C'est à moi qu'il appartient par ses promesses & par un lien... Rendez-le-moi.

SOPHIE, *à part, en détournant la tête.*

Ah, comme elle l'aime aussi !

LOUISE, *sanglottant.*

Vous parlez toute seule ! Vous ne daignez pas m'adreser la parole ? ... On ne m'écoute pas, on me rebute, on me méprise... Je suis pourtant bien à plaindre ! (*Elle pleure.*)

SOPHIE, *essuyant les larmes de Louise.*

Ne pleurez pas ainsi ; soyez plus raisonnable.

LOUISE, *avec désordre.*

Non ; ma raison me quitte... Je voudrois qu'elle ne revînt jamais, je voudrois que tout ce qui est n'existât que dans mon imagination... Je voudrois... Que ne voudrois-je pas être, pour ne pas perdre Volsan !

SOPHIE, *d'un ton douloureux.*

Et vous me le redemandez !

LOUISE, *avec ame.*

Mademoiselle... Il m'a parlé de vous... Il m'a dit que vous étiez bonne, généreuse... On veut que vous l'épousiez... Ah ciel ! ôter la vie, c'est peu de chose... Mais ôter ce qui est plus que la vie, ce qui est tout ! ...

SOPHIE.

Au nom de Dieu, calmez-vous, Mademoiselle.

LOUISE.

Que je me calme, & avant que je sache ! ... Ah, si vous saviez ! ... Il faut, il faut que j'aye Volsan, ou que je meure.

SOPHIE, *avec beaucoup de sentiment.*

Vous me déchirez le cœur ! ... Embrassez-moi, ne me haïssez pas... Pauvre petite ! ... Je voudrois qu'il dépendît de moi, si vous pouviez juger de l'effort que mon ame se fait ! Ah, je suis plus malheureuse que vous, vous êtes aimée.

LOUISE, *avec désordre & beaucoup de douleur.*

Oui, je le suis... Je l'étois... Mademoiselle, vous pleurez ! vous souffrez ! ... Ah, si je pouvois ! mais je ne peux, je n'ose... Je ne suis pas seule... Rendez-le-moi, ou j'expire à vos pieds.

SCENE IV.

LE COMTE, LOUISE, SOPHIE.

LE COMTE, *à part.*

C'EST sans doute cette infortunée ! ... (*Il s'approche, releve Louise qui se laisse asseoir dans un fauteuil, & appuie avec égarement sa tête sur la table.*) Sophie, laissez-nous.

SOPHIE.

Mon oncle...

LOUISE, *tandis que le comte accompagne Sophie, releve sa tête, & apperçoit le portrait de Volsan qu'elle met sur son cœur.*

Que faisois-tu là ? C'est à nous que tu appartiens... Ta physionomie me rassure... Ce n'est pas celle d'un trompeur.

SCENE V.

LE COMTE, LOUISE.

LE COMTE, *revenant vers Louise.*

QU'AVEZ-VOUS, Mademoiselle ?

LOUISE, *fixant le portrait avec une joie d'égarement.*

C'est lui ! ... C'est lui ! ...

LE COMTE.

C'est Volsan !

LOUISE, *ingénuement, en se retournant.*

Où est-il ? Le connoissez-vous ? ... Que je vous plains de le connoître ! ... Ah, Monsieur, il vous abandonnera ! ... (*s'appercevant que Sophie est sortie.*) Ciel... elle n'est plus ici ! elle n'y est plus ! Est-ce qu'elle me fuit ? ... (*parcourant la scene.*) Mademoiselle ! ... Mademoiselle, ne me fuyez pas ! ... (*Le Comte la retient.*) Laissez-moi la chercher, la fléchir. . . Elle me fuit ! Tout est perdu pour moi.

LE COMTE.

Elle ne vous fuit pas : écoutez-moi. . . Elle ne vous fuit pas.

LOUISE, *se laissant ramener, & du ton le plus ingénu.*

Bien sûr ? ... Je me fie à vous.

LE COMTE.

Vous êtes, je le vois, la fille du peintre Dorimont.

LOUISE, *ingénuement.*

Et l'épouse promise de Volsan ; & je suis venue pour le redemander.

LE COMTE.

Asseyez-vous. Volsan a promis de vous épouser ?

LOUISE, *avec sentiment.*

Et le ciel l'a entendu : il n'y a que des hommes qui puissent s'opposer à tant de bonheur. Monsieur, avez-vous aimé ?

LE COMTE.

Si j'ai aimé ! ... Si j'ai aimé ! ...

LOUISE, *avec une joie d'égarement.*

Grand Dieu ! Je te remercie ! Voilà un être qui m'entendra, qui aura pitié de moi, qui ne jettera point un regard froid sur mes douleurs ! ... Ah ! Sentez-vous tout le bien que votre présence me fait ?

LE COMTE, *à part.*

Elle me touche... (*haut.*) Si vous aimez bien Volsan, vous ne voulez pas l'exposer à devenir malheureux.

LOUISE.

Non, jamais, jamais

LE COMTE.

Vous n'ignorez pas sans doute que le hasard le fit naître homme de qualité ?

LOUISE, *ingénuement.*

Je l'aimois tout de même ; cela ne l'empêchoit pas de m'aimer. . . Lui malheureux ! Je l'ai vu si heureux d'être aimé de sa Louise ! ...

LE COMTE.

Pour n'en devenir que plus infortuné par la suite.

LOUISE, *avec sensibilité, & chaleur.*

Oh, non, cela n'est pas possible... Monsieur, il fuyoit le monde pour venir auprès de moi... Il avoit un air si doux, si tendre. Il sembloit devoir être si fidele! Son cœur chercha le mien, & il le trouva. Il eut bientôt tout mon amour, toute ma confiance : il ne peut pas, il ne doit pas en abuser... Mon ame est pure, il n'a pas voulu la flétrir, il ne s'est point fait un jeu de mon innocence... Est-ce ma faute à moi, si le ciel m'a fait si sensible ? Monsieur, puisque vous le connoissez, au nom de Dieu, faites que je le voye !

LE COMTE.

Eh bien, vous le verrez encore une fois.

LOUISE, *avec une joie de délire.*

Je le verrai... Ah, vous êtes un ange que le ciel m'envoie! (*Elle rebaise le portrait.*) Volsan! ... Volsan!... Je te verrai!...

LE COMTE.

Il viendra : jusqu'à ce moment soyez tranquille.

LOUISE, *avec douceur.*

Ah, oui, puisque je dois le révoir.

LE COMTE.

Oui, vous le reverrez.

LOUISE, *avec désordre.*

Oh, comme je suis soulagée! Mais viendra-t-il tout-de-suite ? Monsieur, c'est son pere qui est cause... Vous avez un air si bon, qu'il m'inspire de la confiance... Vous êtes un de ses amis! Un de ses parens peut-être! Je le croirois à l'amitié que je me sens pour vous. Vous êtes tout mon espoir. Oui, Monsieur, c'est son pere qui est cause. Voyez à quoi tient le bonheur! Si Volsan étoit seul, je suis bien sûre...

LE COMTE, *à part.*

Éprouvons son cœur... (*haut.*) Faudroit-il donc pour votre bonheur que son pere n'existât plus ?

LOUISE, *avec la plus grande force.*

Moi! Moi, désirer! ... Ah, Monsieur, vous connoissez bien mal le cœur de la pauvre Louise!... Il me rend bien malheureuse, mais que Dieu qui m'entend prenne sur mes jours pour ajouter aux siens! Il a donné la vie à Volsan; jugez, s'il m'est cher ? Il est pere, il doit être sensible... Que ne puis-je le voir!... Il ne m'écouteroit pas sans bonté, sans pitié... Je lui dirois tout... Il sauroit tout... Je suis aussi sa fille... Il entendroit une voix que son cœur ne méconnoîtroit pas... Encore ce service, Monsieur, faites-moi voir le pere de Volsan ?

LE COMTE, *cédant à l'attendrissement, à part.*

Malheureuse fille! Vous le voyez.

LOUISE, *d'un ton déchirant.*

Grace, grace ! Vous, qui êtes aussi mon pere, grace !

SCENE VI.

LE COMTE, LOUISE, VOLSAN.

VOLSAN.

Louise avec mon pere ! Ah, Louise !

LOUISE, *s'élançant vers Volsan.*

Te voilà ! ... (*mettant la main sur son cœur.*) Il ne me quittera plus.

LE COMTE, *à part.*

Je ne puis résister à sa douleur. (*haut.*) Malheureuse !

VOLSAN.

Ah, ma Louise !

LOUISE, *avec douceur & ingénuité.*

Oui, ta Louise... Mon ami, adressons-nous à ton pere, il a vu mes larmes ; elles l'ont attendri.

VOLSAN.

Regardez-la, mon pere, voyez son air honnête & simple, le charme & la douceur de sa physionomie qui est le symbole de son ame ; me trouvez-vous si coupable à présent ?

LOUISE, *très-ingénuement.*

Quand je vous disois qu'il ne m'auroit jamais quitté de lui-même, je le savois bien... Eh ! Quels sont les méchans qui auroit le cœur de nous séparer ? Ah, Monsieur, par pitié, unissez-nous.

LE COMTE, *à Volsan.*

Vous avez réduit au désespoir cette fille ingénue... Et votre cousine, & moi !...

LOUISE, *avec sentiment.*

Je voudrois que personne ne souffrît.

VOLSAN, *avec force & chaleur.*

J'ai résolu de remplir mon devoir : Louise, tu triomphes de deux passions que ton ame ne connoît pas ; l'ambition & l'orgueil m'ont livré des combats pénibles, mais je n'ai pas cessé un instant de t'aimer. Je jure par ce qu'il y a de plus sacré de n'avoir jamais de compagne, d'épouse que Louise... Aucune puissance de la terre ne seroit assez forte pour m'en détourner. Je dois remplir ma promesse, lui rendre l'honneur, rendre un pere à son enfant...

(*à son pere qui se détourne attendri.*)

Ce mot vous émeut... Ah, ne vous efforcez pas de cacher votre attendrissement ! Prenez pitié de cette infortunée, de votre fils. Louise, tombons aux pieds de mon pere... Son aveu consacrera notre union... Il la bénira... Mon

pere... Mon pere... Vous y consentez... N'est-ce pas que vous y consentez ?

LE COMTE, *avec noblesse & bonté, après une pause.*

Voyez, Volsan, voyez où conduisent les passions effrénées. Je pourrois, en déployant l'autorité paternelle, rendre vos remords vains & tardifs ; je pourrois condamner à l'ignominie cette jeune infortunée... (*à Louise qui fait un mouvement d'effroi.*) Rassurez-vous ; l'honneur de mon fils est le mien, & mon cœur vous avoit déjà nommé ma fille... Relevez-vous, je consens à votre union... Embrassez-moi tous les deux.

VOLSAN.

Ah, mon pere ! ...

LOUISE, *éperdue de joie.*

Ah, Monsieur, vous me donnez la vie ! ... Je vous dois tout... Tout... Je ne puis parler.. La joie... le saisissement... Ah, Volsan, je suis ta femme... Mais où est mon pere... Courons, courons dans les bras de mon pere.

SCENE VII, *& derniere.*

LES PRÉCÉDENS, DORIMONT, NANETTE.

DORIMONT, *d'une voix forte.*

ELLE est ici ! On me l'a dit, entrons.

NANETTE, *accourant derriere.*

Où est-elle ? Où est-elle ?

DORIMONT, *avec énergie.*

Viens, ma fille.

NANETTE.

Cette chere enfant ! La voilà donc retrouvée !

DORIMONT, *à Louise, en l'entraînant.*

Sortons, sortons de cette maison.

LE COMTE.

Voyez, elle s'élance dans le sein de son époux.

DORIMONT, *avec fureur.*

Son époux ? Ce séducteur ! Puisse le ciel entendre la malédiction que je prononce sur lui.

LOUISE, *avec la plus grande force.*

Grand Dieu ! N'exauce pas mon pere !

VOLSAN.

Monsieur... Ne refusez pas d'être mon pere ! Vous aviez pour moi de l'estime & de l'amitié.

DORIMONT.

Point de mariages entre gens de conditions inégales !

LOUISE, *avec la plus vive chaleur, au Comte.*

Monsieur, priez-le pour moi ! ... Ah, priez-le tous pour moi !

LE COMTE, *à Dorimont.*

Mon ami, nous ne sommes plus les maîtres de refuser notre consentement. Volsan, embrassez votre beau-pere.

DORIMONT, *après avoir embrassé Volsan.*

Ah, Monsieur le Comte !

NANETTE, *sautant au cou de Louise.*

Je savois bien, moi, qu'ils se marieroient ! Je l'avois toujours dit, ils étoient faits l'un pour l'autre.

LE COMTE.

Allons, Monsieur Dorimont, dissipez vos craintes.

DORIMONT.

Trop souvent, après les premieres années de l'amour...

LOUISE.

Je n'ai pas peur de cela.

VOLSAN, *montrant son cœur.*

Et voilà mon garant !

LE COMTE.

Mes enfans, vous venez d'éprouver que les écarts de l'amour peuvent avoir des suites heureuses, mais le plus souvent elles en ont de très-funestes. Votre exemple, loin de séduire la jeunesse, doit au contraire l'effrayer & la contenir... Combien il en est qui ont commis la même faute, & qui n'ont pu la réparer ! Combien d'infortunés que l'avarice ou l'orgueil de leurs parens ont livré à l'opprobre & à des regrets éternels ; mais je n'ai consulté que mon ame ! Elle me dit en ce moment que, si les passions extrêmes égarent quelquefois la prudence, rien ne doit jamais dispenser d'être honnête homme.

FIN.